

Prédication Montrouge 27 Septembre 2020 Hymne Philippiens  
Pasteure Laurence Berlot

Esaïe 45/ 23  
Philippiens 2/ 1-11

« *Il n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu... »*

Etre l'égal de Dieu. N'est-ce pas le rêve de tout être humain ?  
Ce fantasme est révélé au début de la Bible, dans le texte de la tentation quand le serpent dit à la femme : « *vous serez comme des dieux...si vous mangez de ce fruit, vous ne mourrez pas... »*

Comment trouver le juste équilibre entre l'intelligence et la curiosité que Dieu nous a donné pour améliorer notre vie humaine, et la limite à ne pas franchir d'être « comme Dieu » ? Où se trouve cette limite ?

Depuis toujours l'être humain a démultiplié ses forces, par des outils, par de la technique, et aujourd'hui c'est le théologien Ellul qui est mis en avant dans sa vision prophétique du danger de la technique, qui entraîne l'humain dans un mouvement de plus en plus rapide et difficile à maîtriser. Une technique qui devient un lieu d'asservissement de l'humain, et même d'idolâtrie.

La démultiplication des possibilités humaines se fait dans de nombreux domaines. Si l'on prend les transports, l'invention de la roue a permis – après l'utilisation des animaux - d'aller bien plus vite que nos deux jambes. L'avion a réalisé le rêve humain de voler, de transcender son propre poids et d'évoluer dans l'espace au dessus de la terre.

Le domaine médical a énormément progressé, on parle de transhumanisme. Même avec une prothèse de hanche, on est un être augmenté. Les ordinateurs sont de plus en plus puissants et nous permettent des performances impensables il y a 50 ans.

Alors à quel moment nos inventions humaines sont utiles et nécessaires, et à quel moment on commence à jouer à l'apprenti sorcier ?

Même les comités d'éthique ont du mal à prendre position. Mais de mon point de vue personnel, un des domaines que je considère le plus dangereux dans notre monde d'aujourd'hui, ce sont les manipulations génétiques avec du matériel humain. Vouloir modifier les gènes d'un être humain c'est jouer avec un danger qu'on ne maîtrise pas et dont on n'imagine pas les conséquences. Cela risque d'entraîner des déséquilibres qui pourraient être irréversibles.

Il me semble que le texte de ce matin peut nous aider à réfléchir. Il nous est dit que Jésus « *s'est dépouillé prenant la condition de serviteur »*.

Jésus a été serviteur, il s'est mis au service de l'humanité.

Il me semble que rester au service de ce qui fait notre humanité, peut nous aider à discerner quelles sont les limites à garder dans nos décisions humaines.

Cet hymne adressé aux Philippiens nous montre la direction que Jésus a prise et que nous sommes invités à prendre aussi. Ce texte est complètement relié aux quelques versets précédents que nous avons entendus tout à l'heure : « *Comportez-vous ainsi entre vous comme on le fait en Jésus-Christ,...* »

Un comportement qui demande de regarder les autres comme supérieurs à soi-même. Et de suivre le Christ qui a accepté son humanité, avec toutes les limites que cela implique.

Même avec la puissance que Dieu lui a mise dans les mains, la puissance de guérison, la puissance de libération, Jésus n'en est pas devenu orgueilleux, ou supérieur. Il n'a pas utilisé cette puissance pour lui-même.

Il s'est servi de cette puissance divine uniquement pour les autres, et encore, toujours de façon personnalisée, jamais « en série ».

Lui qui a guéri tant de monde, il n'a pas pu panser ses propres plaies.

Lui qui a ressuscité un enfant, le fils de la veuve et Lazare, il a dû se laisser mourir.

Lui qui a pleuré la mort de son ami, il a dû laisser ses amis le pleurer.

Il n'a pas revendiqué une autre place. Il n'a rien tenté pour rassembler ses disciples et résister à ceux qui voulaient le faire mourir.

Lui, le juste, a été victime de la plus grande injustice.

Il a traversé la souffrance, comme d'autres êtres humains, et il est mort.

Ce n'est pas l'image qu'on a d'un personnage divin. Et pourtant, la souffrance de Jésus nous dit quelque chose de la souffrance de Dieu, qui souffre avec nous.

Vouloir être comme Dieu, c'est ne pas vouloir mourir. Accepter l'idée qu'on doit mourir un jour permettrait pourtant de s'y préparer. Quand j'entends une personne de 90 ans me dire « *je ne veux pas mourir de la Covid* » j'entends surtout que cette personne ne veut pas mourir du tout. C'est pourtant la règle de notre humanité vivante et mortelle. Toutes les limites humaines peuvent se résumer en une seule, celle de cette fin irrémédiable.

Pourtant, cette fin est une étape. Et l'hymne le montre bien. Au verset 9, c'est Dieu qui devient le sujet de toute action.

Dieu agit par grâce. C'est lui qui recueille Jésus dans son abaissement, et dans sa mort. Et il va l'élever à la place de « *Seigneur* ». Jésus prend ce nom, *au dessus de tout nom*, celui de *Seigneur* qui est celui de Dieu.

L'élévation de Jésus, c'est la résurrection, c'est une vie nouvelle qui continue en Dieu, dans un monde sans limites, « *dans les cieux, sur la terre et sous la terre* ».

Cette puissance à laquelle Jésus a renoncé, Dieu l'a utilisée pour lui redonner une vie lumineuse, et une place de Seigneur. Parce que Jésus a accepté d'être parfaitement homme, Dieu lui rend la plénitude de sa divinité.

C'est cet homme, Jésus abaissé puis élevé, qui est au cœur de notre foi.

Nous sommes invités à entrer dans ce même mouvement.

Mouvement de lâcher prise, puis de se laisser élever par Dieu.

J'ai été frappée un jour de la force de cette phrase : « *il n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu* ».

Cette phrase arrivait à un moment de ma vie où j'étais particulièrement soucieuse de plusieurs causes dans lesquelles je m'étais engagée, que je pensais vraies et importantes à défendre. Je voulais changer les choses. Mais je m'y épuisais sans vraiment les faire avancer. Le danger quand on veut changer les choses, c'est qu'on se heurte à des personnes.

Cela pose la question de l'engagement qui est constitutif de notre foi chrétienne. L'engagement doit se faire, mais sans oublier l'essentiel.

Il doit se faire sans oublier le commandement que Jésus nous laisse qui est d'aimer les personnes qu'on a en face de soi. Je m'accrochais. A en devenir sombre, soucieuse, moins patiente avec les autres, moins à l'écoute.

Cette phrase est arrivée en moi, lumineuse. Fallait-il que je passe toute mon énergie dans un combat où je me sentais très seule, où je m'épuisais ? Fallait-il que je m'accroche autant ? Comme à une proie à saisir ?

J'ai compris qu'il fallait que je lâche prise. Lâcher prise ne veut pas dire démissionner. Lâcher prise veut dire qu'on se vide de quelque chose comme nous le dit ce texte. On se vide d'une force qui n'est sans doute pas bien utilisée, ou pas au bon moment. Lâcher aussi la prétention d'un certain savoir, et renoncer à changer les choses en force.

Même si je ne doute pas que la cause que je défends est bonne, peut-être que ce n'est pas le bon moment pour que cela change. C'est douloureux, mais c'est là où entre en compte l'humilité. L'humilité c'est dire à Dieu : « *Prends le relai, moi je ne sais plus* »

Ce n'est pas une démission, c'est une prière. C'est remettre à Jésus, au Maître de tout, à mon Seigneur, mon combat, mes luttes, mais aussi les personnes que je ne comprends pas. C'est lui remettre ma soif de justice, de paix.

En nous vidant d'une volonté d'être plus que ce que nous sommes, cela fait de la place en nous. Cette place, Dieu peut venir l'habiter. Comme nous avons ouvert nos mains, nous pouvons recevoir autre chose, nous pouvons le recevoir dans nos cœurs.

Nous pouvons nous laisser accompagner par lui, nous laisser inspirer. Car si je ne sais pas, si je ne sais plus, lui sait, il connaît les chemins qui sont bons pour moi, et bons pour la lutte qu'il a mise en moi.

Lâcher prise, c'est s'ouvrir à une autre façon de voir les choses, de se relier avec d'autres, une autre façon de comprendre. Car pour Dieu, qu'est-ce qui est le plus important ? C'est bien sûr qu'on se batte pour la justice, pour la paix, pour que les humains puissent trouver chacun une place pour vivre dans ce monde offert, donné.

Mais le plus important de tout, c'est qu'on puisse y arriver en mettant en œuvre le commandement d'amour dans le respect, l'affection, la compassion. Ce n'est pas vivre dans des rapports de force dominants-dominés, mais d'égal à égal, en enfant de Dieu, considérant l'autre comme celui qui est aussi aimé par Dieu, qui est aussi frère ou sœur de Jésus-Christ.

Souvenons-nous que pour nous libérer de nos limites et de nos esclavages, Jésus n'a pas joué à être superman. Il s'est mis à notre service en acceptant pleinement d'être un humain vivant et mortel, et dépendant d'un Père aimant.

C'est avec lui que je peux cheminer, c'est en lui que je peux apprendre à limiter ma volonté de puissance. Et c'est avec lui que l'avenir s'ouvre, avec une parole d'espérance qui ne se tait jamais.

Amen